

Ilda Ribeiro de Souza (Sila), la dernière des “Cangaceira”

Sylvie Debs

Dernière femme *cangaceira* survivante au Brésil, Sila est née le 26 octobre 1924 à Poço Redondo (Sergipe) où elle a mené une vie champêtre au milieu de ses huit frères et sœurs. Orpheline de mère à six ans, elle a été rapidement conduite à participer à la vie de la ferme, traire les vaches et les chèvres, et comme toutes les filles de cette époque, elle a appris à broder et à coudre dès l'âge de 11 ans. A treize ans, elle perd son père et vit sous la protection de son frère aîné. Les *cangaceiros* étaient connus dans la région, suscitant un mélange de peur et de curiosité parmi la population. Un jour qu'elle était en course avec son frère, elle a été remarquée par Zé Baiano qui voulut lui offrir une bague qu'elle refusa. Quelques jours plus tard, Zé Sereno et sa bande organisè-

rent un bal où toute la famille de Sila fut invitée. A l'aube, sur l'ordre de Zé Sereno, elle quitta le bal pour entrer dans le *cangaço*. Poursuivis par la police, ils marchèrent plusieurs jours sans repos pour leur échapper. Puis ils décidèrent de rejoindre la bande de Lampião qui la confia à Zé Sereno. A la naissance de son premier fils, Maria Bonita joua le rôle de la sage-femme et Lampião baptisa l'enfant. Il fut aussitôt confié à un homme de leur confiance, le Dr. Galdino Leite, pour prendre en charge son éducation, chose impossible vues les conditions de vie du *cangaço*. Le jour de la tragédie d'Angicos (28 juillet 1938), elle et son mari réussirent à échapper au massacre des onze *cangaceiros*, dont Lampião et sa femme Maria Bonita. La bande de Zé Sereno décide alors de se rendre

à Zé Rufino qui les libère.

Quelques mois plus tard, le Président Vargas déclare l'amnistie et les *cangaceiros* sont libres de reprendre une vie officielle. Sila et son mari décident de s'installer alors à São Paulo. Victimes au départ de ségrégation en raison de leur passé, ce n'est que tardivement que son mari d'abord, puis elle-même accepte de témoigner sur le *cangaço* qui commence à être reconnu comme un phénomène historique brésilien. Les *cangaceiros* deviennent personnages de films et de *telenovelas*. Poussée par le désir de rétablir la vérité sur des visions romanesques et partisans, Sila accepte de jouer le rôle de conseillère sur les productions de TV Globo, accorde des entretiens aux journalistes et commence à publier des livres de mémoires sur sa vie, dont *Sila*,

Entretien avec Ilda Ribeiro de Souza, dite Sila, à Fortaleza (Ceará), le 14/08/2001

Sylvie Debs. — *Pouvez-vous nous parler de votre enfance ?*

Sila — Je n'en ai quasiment pas eu, car la bande de *cangaceiros* est passée dans notre *fazenda* et m'a enlevée très jeune; j'avais à peine quatorze ans, je jouais encore à la poupée, c'est ainsi que s'est terminée mon enfance.

Sylvie Debs. — *Qui est venu vous enlever à la fazenda ?*

S. — Zé Sereno qui est devenu mon mari par la suite.

S. D. — *Quel âge avait-il ?*

S. — Dix neuf ans, il était bien jeune.

S. D. — *Comment cela s'est-il passé ? Il est venu tout seul ?*

S. — Non, il était avec toute sa

bande; il fréquentait aussi Lampião et Corisco, mais ce jour-là, ils n'étaient pas avec lui.

S. D. — *Il est seulement venu pour vous enlever ? Ou attaquer la fazenda ?*

S. — Il est venu le matin tôt pour m'emmener ; aucune résistance n'était possible, car tout le monde craignait les *cangaceiros*. Nous avons marché toute la journée dans le maquis, sans savoir ce qui allait arriver, ni ce que nous allions faire. Pour moi, c'était une chose tout à fait nouvelle. La nuit tombée, nous sommes arrivés près d'une maison d'un fermier qui protégeait les *cangaceiros*. Là, il a averti Lampião qu'il était avec moi ; par la suite, il y a eu une attaque avec des échanges de tir : c'est ainsi que s'est passée

mon entrée dans le *cangaço*.

S. D. — *Aviez-vous déjà entendu parler des cangaceiros ?*

S. — Bien sûr mais je n'en avais jamais vu. Quand on annonçait la présence de Lampião dans les parages, mon père nous emmenait dans le maquis, nous ne restions pas dans la *fazenda*, car c'était trop dangereux.

S. D. — *Et quand vous avez connu le cangaço, cela correspondait à ce que vous aviez imaginé ?*

S. — Non, ce fut tout à fait différent ! Je ne pensais pas qu'il y avait des poursuites, des combats continuels avec la police. Et nous n'avions pas le choix : soit on se battait, soit on mourait.

S. D. — *Comment ont réagi vos*



Maria Bonita et Lampião - photographie prise par Benjamin Abrahão dans la "Caatinga" en 1936, Fondation Joaquim Nabuco, Département d'Iconographie, Recife.

parents lors de votre enlèvement ?

S. — A cette époque, je n'avais déjà plus de parents. Mes frères s'occupaient de moi et devant des *cangaceiros*, on ne pouvait pas réagir.

S. D. — Et vous l'avez suivi sans difficulté ?

S. — Oui, parce que si je ne parlais pas avec lui, cela aurait été pire ; il serait revenu se venger. Je n'avais pas le choix.

S. D. — Vous vous êtes mariés aussitôt ?

S. — D'une certaine façon ; il m'a prise pour femme et je suis restée deux ans dans le maquis, jusqu'à la

mort de Lampião.

S. D. — Avez-vous connu les autres femmes du cangaço ? Maria Bonita ? Dadá ?

S. — Maria Bonita, oui. Dadá, non. Au bout d'un an, à quinze ans, j'ai eu un fils. J'ai dû le confier à un fermier, le beau-frère du Coronel Liberato, qui allait bien s'en occuper. Quand j'ai accouché, c'est Maria Bonita, la femme de Lampião qui m'a assistée. Lampião l'a baptisé avec les moyens dont nous disposions ; il a versé l'eau sur sa tête et a récité les prières. Maria, c'était un peu comme ma tante. Je considérais Lampião comme un père qui s'occupait de nous et nous respectait. Pour nous, c'était une person-

ne merveilleuse. Les autres ne l'appréciaient pas, c'est normal, mais nous, nous l'apprécions beaucoup.

S. D. — Qu'avait-il de merveilleux pour vous ?

S. — C'est le respect qu'il nous offrait. Il n'acceptait pas que les femmes soient maltraitées. Il pensait que les femmes étaient des êtres très délicats et il les protégeait.

S. D. — Vous pensez que l'entrée des femmes dans le cangaço changea le comportement des cangaceiros ?

S. — Sans aucun doute. Surtout en ce qui concerne le respect des femmes. Parce qu'un homme seul sans femme, d'une façon ou d'une autre, il irait en chercher et en abuser. Les *cangaceiras* n'acceptaient pas cela. Certains hommes voulaient avoir une amourette avec les femmes, mais elles n'acceptaient pas cela.

S. D. — Comment se déroulait votre quotidien ?

S. — Nous passions le plus clair de notre temps à marcher et à fuir. Nous ne nous reposons que lorsque le siège de la police était à Jeremoaba dans l'état de Bahia, quand ils allaient chercher leur paye. Alors nous avions un peu de repos. C'était une lutte cachée ; nous ne pouvions pas entrer dans les villes, marcher normalement dans les rues.

S. D. — Quand êtes-vous entrée dans le cangaço ?

S. — En 1936.

S. D. — Donc quasiment à la fin du cangaço.

S. — Oui, mais à la fin, c'est là où la persécution était la plus importante. Au début, Lampião pouvait aller dans les villes, il était reçu par les *coronéis*. Mais quand Getúlio arriva au pouvoir, il envoya l'armée et il extermina le *cangaço*. Alors nous avons pris le maquis et nous étions la proie de la police. Ils envoyaient des messages et commençaient à se battre. Quand nous étions dans les phases de combat,

c'était plus rassurant pour la police. Quand c'étaient les *cangaceiros* qui avaient déclenché les hostilités, c'était plus commode pour nous. Nous les attendions en embuscade.

S. D. — *Vous étiez présente en 1936 à Juazeiro lors de la rencontre avec le Père Cícero ?*

S. — Non, j'étais très catholique et attachée au Père Cícero, mais je ne l'ai jamais rencontré. Je le tenais pour Saint. Je l'adore, j'ai ses photos, je lui demande des faveurs.

S. D. — *Vous étiez présente lors du massacre à Angicos. Comment cela s'est-il passé ?*

S. — Ce fut l'horreur et la surprise. Le soir, comme j'avais l'habitude de discuter avec Maria Bonita pendant que nous fumions, j'avais aperçu au loin une lumière qui clignotait. J'en avisai Maria Bonita, qui me dit qu'il ne s'agissait pas d'une lanterne, mais d'un vers luisant. Apaisées, nous avons fait nos prières, puis sommes allées nous coucher sans nous douter que l'heure de la tragédie était proche. A cinq heures du matin, l'attaque commença. Les policiers étaient déjà en place, et il était impossible de leur échapper. Dans le désordre général, je me suis mise à courir, sans voir grand chose à cause de la fumée qui se répandait partout. J'ai vu des gens tomber morts devant moi. Onze d'entre nous furent tués et cinq en réchappèrent par miracle, dont mon mari et moi.

S. D. — *Les cangaceiros étaient très catholiques. Alliez-vous à la messe ?*

S. — Non, cela n'était pas possible.

S. D. — *Rencontriez-vous des prêtres en dehors des villes ?*

S. — Non plus. Notre religion, nos prières, c'était la nature. Elle nous donnait beaucoup de force, beaucoup de résistance, elle nous aidait.

S. D. — *A quoi servait la lutte du cangaço ?*

S. — La lutte du *cangaço* était surtout une réponse à la violence de la société dans laquelle nous vivions. Le père de Lampião avait été tué, il se révolta et cela a conti-

nué avec ses frères. Je pense que Lampião est arrivé à une époque où les *coronéis* dans les *fazendas* faisaient travailler les pauvres sans les payer. Ils ne possédaient que le petit lopin de terre qu'ils plantaient, et qui ne portait de fruits que s'il pleuvait, plus quelques poules qu'ils élevaient, c'était tout. Les *coronéis* ne payaient pas les pauvres, ne donnaient rien aux bouviers. Quand Lampião arrivait dans un endroit très pauvre, il demandait combien les gens étaient payés. Alors il envoyait un billet au *coronel* disant combien il devait payer chaque personne, et que si cela n'était pas fait lors de sa prochaine visite, il interviendrait. Il souhaitait le bien-être pour les pauvres.

S. D. — *A votre arrivée à São Paulo, qu'avez-vous fait ?*

S. — Cela a été très dur, une grande souffrance. Quand les bruits ont couru que nous étions d'anciens *cangaceiros*, mes enfants ont été discriminés. Alors, je les rassurais en leur disant : "Mes enfants, vous avez des parents pareils à ceux des autres enfants." Ce fut assez dur. Mon mari est tombé malade, j'ai dû trouver du travail, mais grâce à Dieu, j'ai réussi à m'en sortir. J'acceptais n'importe quel travail.

PETITE BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- Eric John, HOBBSAWN, *Les bandits*, Paris, 1972, Petite Collection Maspéro, 147 p.
- Daniel Soares LINS, *La passion selon Lampião, le roi des cangaceiros*, Paris, Seuil, 1995, 190 p.
- Maria Isaura Pereira de QUEIROZ, *Os Cangaceiros, Les bandits d'honneur brésiliens*, Paris, 1968, Julliard, 220 p.

Je ne suis jamais restée un jour sans travailler. Je n'ai jamais eu de dettes. Et aujourd'hui, mes enfants ont fait des études, se sont mariés et mènent une vie normale.

S. D. — *Quand avez-vous commencé à témoigner du cangaço ?*

S. — Au début, je ne voulais absolument pas en parler, tout ce que je souhaitais, c'était oublier ces atrocités et vivre normalement. Mon mari, lui, en parlait plus volontiers. Les gens me disaient : C'est important, vous faites partie de l'Histoire du Brésil. Et moi je répondais : Quelle histoire ? Je ne vois pas où est l'Histoire ? Ce n'est pas le Brésil qui a souffert, c'est moi ! C'est cette vie de persécution et de douleurs que vous appelez Histoire ? Mais



Sila et Sylvie Debs, Fortazela, août 2001

les gens insistaient : Vous êtes la personne idéale pour en parler, vous ne pouvez pas fuir devant ce devoir. C'est ainsi, que, petit à petit, j'ai compris que c'était effectivement mon devoir de témoigner. J'ai commencé par donner des entretiens et j'ai fini par écrire un livre ! J'ai participé à un film pour la télévision. Puis un jour, j'ai décidé d'arrêter, car tout a un prix. Je suis veuve, j'ai toujours travaillé et je ne gagnais rien avec les entretiens. J'ai laissé tomber pour subvenir à mes besoins. Puis un jour, fatiguée des mensonges des journalistes, des erreurs des chercheurs, j'ai recommencé à témoigner pour rétablir la vérité. J'ai travaillé avec des revues, la télévision.

S. D. — Quels étaient les plus grands mensonges répandus ?

S. — Que Lampião était violent, par exemple. Le feuilleton *Caruarú* m'a révoltée. Dire que les *cangaceiras* étaient des prostituées, c'était choquant. Dans la bande, il y avait un respect absolu pour les femmes. Ils respectaient le code de l'honneur. D'ailleurs, s'il n'en avait pas été ainsi, nous ne serions pas restées avec eux ; ils auraient abusé de nous, nous auraient ensuite abandonnées ou même tuées. Ils n'acceptaient ni le mensonge ni l'hypocrisie. Ils détestaient cela.

S. D. — Certains rapportent que Lampião lisait les journaux, allait au cinéma, se parfumait, aimait le whisky. Est-ce exact ?

S. — Pour les parfums et le whisky, oui. Les *fazendeiros* qui nous protégeaient nous offraient toujours le meilleur de ce qu'ils possédaient. Quant au cinéma, c'est de l'histoire... je n'ai jamais vu de journal en pleine nature. Nous passions notre temps en pleine nature, à marcher toujours, parfois trois jours sans manger, j'en pleurais de souffrance, alors dans ces conditions, difficile de lire le journal. Je me disais : "Quand pourrais-je à nouveau manger quelque chose de normal ? avoir un lit pour dormir ?" J'étais fatiguée de dormir par terre, avec toutes sortes d'insectes, en pleine nature...

S. D. — Et sa réputation de violence, était-elle fondée ?

S. — Oui et non, il était violent avec qui était violent. Il se défendait, car il était courageux. Il réglait ses affaires tout seul, sans en discuter ni se vanter.

S. D. — Avez-vous un message particulier à transmettre aux femmes françaises ?

S. — Je pense qu'une femme est une femme quel que soit le pays. Je pense que chacune doit choisir la vie qui lui convient, et une femme est avant tout femme. Je trouve que la vie de nos jours est très difficile. Je trouve que les mœurs sont très relâchées, pour moi, ce n'est pas le chemin à suivre. Dans la vie, il faut avoir du tempérament. Il me semble que dans les couples d'aujourd'hui, il n'y a plus de programme de tendresse, de solidarité. Tout se réduit au sexe. C'est pourquoi nous en sommes arrivés là : les femmes mar-



Sêrgia da Silva Chagas, dite Dadá
Belém, PE, 1915 - Salvador, BA, 1994

Biographie de Dadá

Née dans l'intérieur de l'Etat du Pernambuco, Sêrgia da Silva Chagas, appelée Dadá est enlevée et violée par Corisco en 1927. Il la confie à sa tante Dona Vitalina jusqu'en 1931, date à laquelle Dadá est autorisée à participer à la vie des *cangaceiros*. Lampião remarque son courage et sa témérité. Corisco lui enseigne à lire et à se comporter en société. En 1931, naît un premier fils, Josafá, qui meurt à six mois. En 1932, leur fille meurt lors des persécutions de la police au Raso de Catarina. En 1934, leur troisième enfant Luiz, meurt quelques mois après sa naissance. Leurs trois autres enfants, respectivement nés en

1935, 1937 et 1939 vivent à l'heure actuelle à Salvador (Bahia). Cas unique dans l'histoire du *cangaço*, le couple se marie en 1937. Le P. Bruno da Rocha les bénit dans une *fazenda*. A la mort de Corisco (25 mai 1940), Dadá est blessée, amputée de la jambe droite et arrêtée. Amnistiée, elle s'installe à Salvador où elle se remarie avec Alcides et gagne sa vie en faisant de la couture et de la broderie. Avec l'aide de son fils Silvio Bulhões elle fait un procès à l'institut Nina Rodriguez qui avait conservé les têtes des *cangaceiros* tués par la police pour les étudier. Devant le refus des autorités, elle les brave en allant déterrer les ossements de Corisco au cimetière de Barra do Mendes. Elle les garde dans un caisson qu'elle place sous son lit. Le 13 février 1969, Dadá obtient l'autorisation de faire enterrer la tête de Corisco avec les autres têtes conservées au musée. En 1977, elle peut enfin réaliser son rêve : donner une sépulture correcte à son ex-mari au cimetière Quinta dos Lázarus à Salvador. En raison de son obstination, Dadá est devenue un symbole de la résistance de la femme *nordestine*. Un hommage public lui a été rendu en 1989, lors de la journée internationale de la femme à l'Université Fédérale du Ceará. Elle meurt d'un cancer le 7 février 1994, dans un hôpital à Salvador.

Elle apparaît dans deux films documentaires : *Memórias do Cangaço* de Paulo Gil Soares (1965) et *Dadá - A Musa do Cangaço* de José Umberto (1981) ainsi que dans deux films de fiction : *Deus e o Diabo na Terra do Sol* de Glauber Rocha (1963) et *Corisco e Dadá* de Rosemberg Cariry (1996).